Azza
Filali

MALENTENDUES

roman

elyzad

Malentendues

De la même autrice

Le Voyageur immobile, essai, Alif – Les éditions de la Méditerranée, 1991.

Le Jardin écarlate, essai, 1996.

Monsieur L, roman, Cérès, 1999.

Les Vallées de lumière, roman, Cérès, 2001.

Propos changeants sur l'amour, nouvelles, Cérès, 2003.

Chronique d'un décalage, roman, Mim, 2005 ; Elyzad poche, 2020.

Vingt ans pour plus tard, collectif, Elyzad, 2009.

L'heure du cru, roman, Elyzad, 2009, Prix spécial du jury Comar.

Enfances tunisiennes, collectif, Elyzad, 2010.

Ouatann, roman, Elyzad, 2011 ; Elyzad poche, 2016, Prix Comar d'Or.

Les Intranquilles, roman, Elyzad, 2014, Prix Zoubeida B'Chir.

De face et sans chapeau, nouvelles, Elyzad, 2016.

Le Rideau, roman, Nirvana, 2019.

Bref séjour au Paradis, roman, Nirvana, 2021.

© Illustration de couverture : Héla Chelli.

© Éditions Elyzad, 2024
www.elyzad.com

Azza Filali

Malentendues

roman

elyzad

I

« La première à droite, après le pont. » Le vieil homme, placide, dévisage la conductrice.

« Un pont ? Il y a une rivière par ici ? demande-t-elle.

— Pas de rivière, juste un pont. »

Elle acquiesce : « Mais oui, à quoi bon une rivière ? »

Le vieillard la scrute, une lueur d'intérêt dans les prunelles : « Après avoir tourné, vous suivez trois cents mètres de piste, puis vous tombez sur l'écriteau de l'hôtel. Le "O" d'Orient manque à l'appel : sa lampe a cramé. » Soixante-dix ans, le teint gris des fumeurs, un torse moutonnant de poils blancs. Emna contemple les alentours : steppe rase, aucune lumière. Que fait ce type, dans un crépuscule bas, au milieu de nulle part ? Il répète : « La première à droite, après le pont. » Emna démarre ; dans son rétroviseur, la plaine s'étale, sombre et nue. Le vieil homme a disparu.

II

Malgré le « O » éteint, le panneau de l'Orient Palace harponne le regard. La grille est fermée ; Emna klaxonne à plusieurs reprises avant qu'un portier ne sorte de sa guérite et se dirige vers elle : « C'est pourquoi ?

— J'ai une réservation, pour une nuit.

— Une réservation ? On n'a pas de réservation. Un instant, que je consulte le chef. » Il s'éloigne vers le bâtiment. De longues minutes s'écoulent, puis l'homme revient : « Entrez, le réceptionniste vous attend. » Il pousse la grille : « Garez-vous où vous voulez, le parking est à vous. » Sous un arbre, une Land Rover est stationnée ; couleur gris-vert, enduite de poussière.

Emna pénètre dans le hall : marbre blanc au sol, lustre gigantesque, pur cristal, chamarré de breloques qui tanguent. Le reste est bleu : canapés, fauteuils, appliques, rideaux. Derrière le comptoir, un individu longiligne, tout en bras, parfaitement immobile : « La réservation est à quel nom ?

— Emna Laamiri. Elle a été faite il y a deux mois, par le bureau tunisien de l'Union européenne. J'ai votre mail de confirmation. »

Le longiligne pianote sur son ordinateur : « Laamiri ? Nous avons reçu une demande de réservation à ce nom, en date du 15 avril, mais toutes les réservations ont été annulées il y a un mois : l'hôtel est fermé jusqu'au 1er août. Vous avez dû recevoir notre mail.

— Je n'ai rien reçu et n'ai pas où aller. Donnez-moi une chambre pour la nuit ; je partirai demain. » Silence.

Elle jette un œil au lustre qui se balance : « Votre lampion est assuré, j'espère ? C'est que ça doit peser, ce genre de babioles ! Imaginez qu'il dégringole sur un touriste, vous seriez dans de beaux draps. »

Le réceptionniste examine le lustre, semblant vérifier la solidité des breloques que la brise fait danser. Puis il pivote d'un bloc, cent quatre-vingts degrés, vers la série de clés accrochées à un panneau de bois, saisit l'une d'elles : « Suivez-moi ! »

Emna empoigne son bagage. Le jardin est sombre, embroussaillé ; des allées s'égarent vers les chambres. Soudain un bar, éclairé de rose. Autour d'une piscine, tables et chaises disposées ; à l'une d'elles, deux hommes assis. Ils tournent la tête, observent la nouvelle venue : grande, visage

ovale nimbé de boucles frisottantes châtain clair lui parvenant aux épaules, jeans ajusté, tee-shirt d'adolescente moulant un corps mince, tout en muscles. Le cou gracile, trop étiré, donne à l'ensemble un côté outrancier, comme si le bon Dieu s'était gouré dans les proportions ; les hommes baissent la tête. Dans le ciel, un essaim d'ailes frémit. « Les goélands migrent vers Ras Remel », dit l'un d'eux.

Au milieu d'une allée, le réceptionniste stoppe devant une porte. Il introduit la clé, grogne : « On a fureté par ici ! » À l'intérieur, lumières allumées, une télévision braille ; sur l'écran, un couple en rut halète. « Encore un qui a pris son pied ! » fulmine le longiligne. Il éteint le téléviseur, inspecte la chambre à coucher, la salle de bains : « Tout est en ordre. Désolé pour euh… la télévision ! Certains se croient tout permis. »

Emna sourit : « Aucun souci !

— La cuisine de l'hôtel est fermée, mais il y a un restaurant à cent mètres d'ici. Sa nourriture est correcte et ses prix raisonnables.

— Merci. »

Les yeux d'Emna font le tour des lieux : même bleu que dans le hall, canapé, rideaux, couvre-lit ; elle a toujours exécré le bleu. Dans le silence, le gargouillis de son ventre lui rappelle qu'elle n'a rien mangé depuis le matin. Elle éteint les lampes et quitte la chambre.

Dehors, la rue est déserte. Le portier, interrogé sur le restaurant, annonce : « À cette heure-ci il a dû fermer. Mais vous ne perdez rien à vérifier : prenez ce raccourci, tout droit ! »

Emna s'engage sur une allée de terre, caillouteuse. Au bout, le restaurant, vaste édifice flanqué de colonnes torsadées, a déjà baissé son store. Elle rebrousse chemin ; en venant, elle a croisé une épicerie encore ouverte. Deux yaourts, un bout de pain et une bouteille d'eau lui suffiront jusqu'à demain. Dans sa poche, le téléphone vibre. « Tu es bien arrivée ?

— Oui.

— Comment est l'hôtel ?

— Correct, sans plus.

— As-tu dîné ?

— J'y vais de ce pas.

— Dans ce cas, je te laisse. Mon mal de dos a repris en début d'après-midi ; je suis au lit.

— Prends les pilules du docteur Jebali.

— Arrête de dire n'importe quoi ! Ces pilules ne me font plus rien.

— Courage, Néjib ! Je te rappelle tout à l'heure. »

À son retour à l'hôtel, les deux hommes assis sont toujours là. L'un d'eux la fixe : sexagénaire grand et massif, cheveux poivre et sel, chemise beige aux manches retroussées. Sous un front

haut, d'épais sourcils cachent le regard. Emna le dépasse, s'engage dans une allée qui serpente lorsque dans son dos, une voix s'élève : « Vous avez pris la mauvaise direction. Votre chambre est dans l'allée de droite. »

Elle fait volte-face : l'individu lui sourit. « Merci beaucoup », dit-elle ; elle prend à droite et se retrouve devant sa porte.

III

« Bonjour madame, je souhaite rencontrer monsieur le maire. C'est urgent.

— Vous avez rendez-vous ? articule la secrétaire, tête penchée sur un registre.

— Heu… non. J'ai essayé de vous joindre depuis Tunis, mais votre ligne était constamment occupée. Monsieur le maire est informé de ma visite. Mon nom est Emna Laamiri, je suis envoyée par le bureau tunisien de l'Union européenne. Un courrier a dû vous parvenir à ce sujet.

— Prenez place, je vais voir avec lui. »

La secrétaire s'extrait de son siège et s'ébranle en direction de la porte. De dos, c'est un tonneau de chair, parfaitement cylindrique. Une robe à fleurs moule deux seins XXL, s'évase en bourrelets sur les hanches, puis enserre des cuisses qui frottent l'une contre l'autre lorsqu'elle marche. Cela donne un bruit d'eau, telles deux vasques qui clapotent.

« Impossible qu'il vous reçoive sans rendez-vous ! Sauf si vous arrivez à attendrir la secrétaire. » Emna tressaille : assis tout au fond, l'inconnu

croisé la veille à l'hôtel, la contemple. Dans la lumière crue de la pièce, ses traits larges et réguliers lui apparaissent avec une netteté déconcertante, pommettes hautes, mâchoires saillantes, nez droit.

« Je vais m'appliquer », fait-elle.

La secrétaire revient, jouant de la croupe : « Monsieur le maire est pris aujourd'hui. Il vous a fixé rendez-vous pour vendredi à onze heures.

— Vendredi ? s'écrie Emna, accablée. Ma patronne risque de me mettre à la porte si je ne commence pas mon boulot demain. Je suis criblée de dettes, même pas de quoi rentrer à Tunis ! » Elle sort un mouchoir de son sac et l'applique sur ses paupières.

La secrétaire, désemparée, jette un regard vers l'homme assis. Celui-ci déclare : « Je suis disposé à céder mon rendez-vous à madame. Je viendrai à sa place, vendredi ; les soucis de l'association ne présentent aucun caractère d'urgence.

— Ah, *Si* Lotfi, quelle galanterie ! Des comme vous, on n'en fait plus ! » roucoule la secrétaire, dardant sur lui un œil énamouré. Puis, elle sursaute : « Il faut d'abord que je consulte monsieur le maire. » Elle s'éloigne vers la porte.

Emna sourit à l'inconnu : « Merci pour la permutation.

— Ravi de vous rendre service. Ainsi, vous êtes envoyée par l'Union européenne ?

— Oui, une mission consacrée aux femmes rurales de Tezdaïne. Il s'agit d'évaluer leur degré de civisme, d'autonomie, leurs relations avec leurs conjoints. Mon travail doit préparer la mise en place de centres d'aide à travers toute l'île. »

Il esquisse une moue sceptique : « J'espère que vous pourrez parvenir jusqu'à elles. Tezdaïne compte encore beaucoup d'Ibadites qui veillent jalousement sur leurs épouses. »

Au même instant, le tonneau à fleurs refait son apparition : « Monsieur le maire accepte de vous recevoir dans un quart d'heure. » Elle minaude : « Encore merci, *Si* Lotfi. »

L'homme se lève ; parvenu aux côtés d'Emna, il profère, cordial : « Bon courage, chère madame. Si vous avez besoin du moindre service, je suis à votre disposition, je vous donne mon numéro de portable. »

Emna, téléphone à la main, note les chiffres : « C'est bien huit, sept, trois ?

— Non, sept, huit, trois. Pourriez-vous m'appeler ? » Elle s'exécute ; une sonnerie tinte dans la poche de Lotfi, « Parfait », dit-il, puis il salue la secrétaire et s'en va.

« Vous restez longtemps dans le coin ? interroge le tonneau à fleurs, d'un ton rogue.

— Deux mois. »

L'autre émet un borborygme indistinct et replonge la tête dans son registre.

Assise face au maire, Emna allume son ordinateur : « Le bureau tunisien de l'Union européenne a adressé un dossier détaillé à monsieur le gouverneur de Médenine. Dans sa réponse, celui-ci loue notre initiative et semble disposé à nous aider. »

Une chaleur moite règne dans le bureau. Sur le mur d'en face, un climatiseur chevrote ; son ronronnement creux atteste que l'appareil est en mort clinique, ne gardant de ses fonctions qu'un chuintement poussif et résigné.

Le maire annonce : « Votre dossier m'a bien été transmis par monsieur le gouverneur, mais je ne l'ai pas encore lu : ces jours-ci, le conseil municipal boucle le budget annuel de Midoun. » Il braille dans le téléphone : « Apportez-moi le courrier du gouverneur, concernant l'Union européenne ! »

Démarche chaloupée, bouche en cœur, le tonneau à fleurs pose un volumineux dossier devant le maire. « Tout ça pour les femmes rurales ? » tonne-t-il ; il grommelle un juron entre ses dents : « Je ne pensais pas qu'elles avaient autant de problèmes ! Chère madame, laissez-moi trois jours, que j'aie le temps de feuilleter ce pavé.

— Impossible, monsieur le maire, ma mission doit commencer demain. Mais je peux vous résumer le contenu du document : mon nom est

Emna Laamiri, avocate. Je suis chargée de recueillir des informations sur les femmes rurales de Tezdaïne, l'objectif étant d'implanter plusieurs centres d'aide à travers Djerba. »

Le maire étouffe un bâillement : « Tout cela est très bien, rien à dire. Toutefois, il y a un souci : les habitantes de Tezdaïne travaillent dur. Entre la maison, les gamins et les champs, elles ont de longues journées, les pauvres ! Leur flanquer des heures supplémentaires serait indécent. Et puis, il y a les maris, avez-vous pensé à eux ? Certains ont gardé les coutumes ibadites et contrôlent soigneusement les allées et venues de leurs épouses. »

Emna rétorque : « Le gouverneur de Médenine a affirmé à ma supérieure que vous vous chargiez d'obtenir leur consentement.

— Obtenir leur consentement, facile à dire ! maugrée le maire. Vous me voyez, arpentant les rues de la localité pour implorer les maris un à un ? Je perdrais tout crédit auprès de la population. D'ailleurs, qui vous garantit que vos ouailles seront disposées à vous rencontrer ? » Le bonhomme a un sourire cruel, comme s'il avait trouvé la faille imparable, celle contre laquelle Emna ne peut rien : que ses futures recrues la boudent. « Ce n'est pas pour vous décourager, mais elles semblent plutôt satisfaites de leur sort. Elles sont dynamiques, hyperactives ; en un mot, elles pètent la forme. Si j'abattais le quart des

tâches qu'elles s'envoient, je serais mort depuis des lustres ! Avec ça, elles trouvent le moyen de se réunir, de festoyer, d'assister aux mariages et j'en passe… » Il assène son poing sur la table : « Bref elles ne demandent rien à personne. » Une malice imprègne son visage : « Laissez-moi vous en raconter une bonne : hier soir, je rentrais chez moi, vers dix-neuf heures. Sur le bas-côté de la route, une vieille trottinait, chargée de bidons d'eau ; j'ordonne au chauffeur de s'arrêter, baisse la vitre : "*Ya Hadja*, on te dépose quelque part ?" La vieille éructe avec hargne : "Voilà soixante-dix ans que je transporte des bidons sur mon dos, pourquoi veux-tu qu'ils montent dans ta voiture, ce soir ? Tu n'es pas leur genre. Et d'abord qui es-tu ?" J'annonce : "Le maire de Midoun." Elle arbore un ton méprisant : "C'est donc toi qui as confisqué à mon petit-fils son bout de terrain, pour élargir ton autoroute ! Même le prophète Mohamed aurait désapprouvé ce que tu as fait. Passe ton chemin, mécréant !" » Le maire glousse : « Elle est bonne, n'est-ce pas ? » Devant la mine impassible d'Emna, il poursuit : « C'est tout de même un comble, qu'un maire soit traité de mécréant… Cette vieille ne doit plus avoir toute sa tête. Mais vous voilà prévenue, qu'au moins vous sachiez à qui vous aurez affaire.

— Je tiendrai compte de vos recommandations », assure Emna.

Dans les yeux de l'homme s'allume un curieux mélange de compassion et de dédain : « Après tout, qui sait ? Entre femelles, vous arriverez peut-être à vous entendre. »

Emna se penche vers lui : « Monsieur le maire, mon contrat stipule que je dois résider à Tezdaïne, pour être plus près des euh… personnes. Connaissez-vous une famille qui accepterait de m'héberger ? Je paierai ce qu'il faudra, bien entendu.

— Vous ne préférez pas séjourner à Midoun ? objecte le maire. Nous allons vers les grosses chaleurs et ces hameaux manquent de confort : pas de climatisation, ni de douches dans les maisons, tout le monde va au hammam.

— Je m'adapterai. »

L'homme actionne son téléphone portable ; un air joyeux jaillit sur sa face : « Nouri, comment vas-tu, espèce de bandit ? Une éternité qu'on ne t'a pas vu à Midoun ! Que trafiques-tu encore ? » À la réponse, le maire émet un glouglou qui peut simuler un rire. « Écoute l'ami, j'ai besoin de ton aide. Voilà : il y a une dame qui nous vient de Tunis. Elle est chargée d'une mission par l'Union européenne. Bien sûr qu'ils ont un bureau à Tunis, tu n'es pas à jour, mon pauvre Nouri ! Ces gens-là n'arrêtent pas de s'échiner pour notre bien ; ça leur permet de fourrer leur nez où ils veulent. Comme ils nous donnent de l'argent, toutes les portes leur sont ouvertes. Maintenant,

ils veulent s'occuper de ton épouse, ta nièce, ta bru, et toutes les autres. Pour quoi faire ? Eh bien pour les aider à devenir modernes, aller voter, faire les magasins à Midoun avec les jeunettes évoluées… Que veux-tu l'ami, les femmes rurales sont devenues le seul problème de la région, si ce n'est pas malheureux ! En tout cas, la dame est venue pour ça et va se taper deux mois de canicule. » Dans le bureau, un second glouglou résonne, plus fort que le premier. Le maire ajoute : « Les organisateurs ont choisi Tezdaïne comme centre pour la mission, et lui imposent de résider sur place. Alors, j'ai pensé à toi. » Une mouche vrombit autour d'une tasse de café, posée sur la table. Le maire, téléphone à l'oreille, saisit une circulaire et d'un geste d'expert abat la mouche qui crève sans bruit. « Merci Nouri, t'es un frère ! Elle viendra te voir cet après-midi, vers dix-sept heures, question de découvrir ta résidence. À bientôt l'ami. » Le maire raccroche : « Votre affaire est réglée, vous avez une veine de cocue ! » Réalisant sa bévue, il rectifie : « Euh… désolé, j'ai parfois la langue qui dérape. Sinon, Nouri, un ami de longue date, accepte de vous héberger dans une grande et belle chambre en terrasse, celle de son fils qui habite Tunis et ne rentre pas à Djerba cet été. » La figure se plisse en une hilarité muette : « Vous aurez même une salle de bains et de l'eau chaude. »

En pleine canicule, Emna, avocate à Tunis, accepte une mission à Djerba afin d'évaluer l'autonomie des femmes de Tezdaïne, un village réputé pour son conservatisme.
En côtoyant ces Djerbiennes cloîtrées dans des traditions millénaires, Emna voit ses propres repères vaciller : son modernisme ne serait-il qu'un leurre ? Qu'en est-il de l'égalité des sexes ? Où réside l'essentiel ? Sur l'île écrasée de lumière, elle renaît à la vie.

Azza Filali célèbre ici ces femmes, leur sincérité, leur admirable courage, leur rapport au corps et à la sexualité, à mille lieues des idées reçues. Peinture vibrante et sensuelle, ce roman livre un regard aiguisé sur la condition des femmes aujourd'hui en Tunisie.

elyzad

23 €

9 782492 270895